

[15 janvier, Paris]

15/1/46. Dix-neuf heures.

Pourquoi nier l'horrible, le tragique ? Les fêtes se sont bien passées, avec Marcelle. Au bureau, elle a continué à avoir des histoires, et maintenant – aujourd'hui – le quitte, et va chercher un magasin. Nous avons fait mille projets d'avenir, tandis que ma mère vient tous les jours, à midi.

Mais maintenant, je suis dans ma chambre d'hôtel, où je viens de ramener mes cahiers : oui, bien sûr, pendant que je désirais Marcelle, je lui disais des choses douces et folles, la suppliant de me raconter des bribes de son passé, mais des bribes... salées.

Elle, innocemment, raconta, et j'ai maintenant la conviction qu'on ne peut aller plus loin que Marcelle dans le vice de l'amour physique. Voici un de ces souvenirs : ils étaient trois : et en même temps, elle se laissait baiser par son amie, avec laquelle son amant faisait l'amour (par le cul). Pourtant, elle était déjà aux Ets Val et avec « Lui », Yves Martel...

Et ce qu'elle laissa deviner ! Tous les samedis et soirs et dimanches, elle dansait au Chalet du Lac, au bois de Vincennes. La nuit, des couples sortaient, et allaient faire l'amour sur l'herbe. Combien de fois l'a-t-elle fait, et avec combien de types ? Elle a beau jouer, jouer la dégoûtée, ça l'attire, par le souvenir tout du moins.

Quand Marcelle regarde un homme, l'air enfantin et indifférent, on sent qu'elle le déshabille, le soupèse, le compare.

Oh ! Et moi, je dois donc jouir sur ce corps où tant et tant de types ont déjà joui ? Non : ne pas s'enliser. Je ne romps pas encore, mais me recule. Certes, ça tombe juste au moment où elle pourrait tout quitter pour moi : destinée ! D'ailleurs, elle voulait s'établir à son compte.

Voilà. Et juste aussi au moment où j'allais renoncer à ma chambre. Je la garde. Mon Dieu ! Marcelle m'aime, mais rien à faire : d'une part, sous son attitude, elle a gardé son esprit d'antan ; d'autre part, je me sens humilié, écrasé, sous le marbre.

[26 janvier, Paris]

26 (1). Dix-huit heures.

Inutile de dire que je me suis calmé, ai ramené mes cahiers chez Marcelle, ai eu pitié d'elle : ainsi, je passe sans transition de ma rage froide, mots méchants, aux larmes de pitié : et Marcelle subit tout. Avant-hier, j'ai eu avec elle une discussion terrible, avec larmes et cris parce qu'elle avait des opinions réactionnaires, fascistes, encore que les malheureuses paroles qu'elle ait dites ne méritent pas le nom d'opinion. Par-dessus, elle n'est pas très bien portante : des épanchements de sang, faiblesse : nous sommes allés voir le médecin et il dit que ce n'était pas grave, si on la soignait.

À part ça ? Toujours mes cours à la fac. Naturellement, j'ai changé trois fois déjà de matière : après l'hist-géo, français-latin : mais tout ça me rebutait. Aussi, vais-je me maintenir – je l'espère – dans le français-psycho.

Avec ma pièce : rien. L'ai apportée au théâtre du Vieux Colombier : on a mis mon manuscrit sous la pile des autres, et dans deux mois, peut-être, pourrai-je savoir qu'elle « ne convient pas ». Salauds !

Mes idées personnelles ? Mes pensées ? Toujours en mouvement.

L'art, c'est une création. Créer, c'est détruire, et non construire.

Il faut détruire l'influence que la vie a sur nous. La vie, c'est-à-dire : impressions nées des êtres, des choses. Elles nous lient, nous empêchant de rentrer en nous, face au foyer d'où notre mouvement émane.

Donc, détruire ces liens. Donc, rejeter ces impressions hors de nous, égale : poème. Mais quel poème ? Une ruine, un débris de la lutte engagée entre la vie et nous. Donc, poème essentiellement dis-continu [*sic*], avec toutes les impressions – qui ligotent – rejetées, rejetées avec les fissures par où elles sont sorties, fissures des choses, êtres, n'importe quoi à travers la digue. Bref, nous libérer en nous détruisant partiellement – puisqu'un contact entre la vie et moi s'est produit – mais pour sauver tout l'arrière-plan du moi, inébranlable, sans fissures. Jusqu'à ce que de nouveau, un flot de vie pénètre.

Détruire pour construire.

Donc, poème : pas transposition recréée, etc., construction artificielle autour d'une idée, mais destruction double.

a) dans la conception : débris de lutte.

b) dans la création : juxtaposition et discontinuité ; fissures où tombent ces débris – issus de la conception –, et fissures mais d'où sort l'impression, le contact, la force ayant rompu la digue, et qui rejetée par la conception, est chassée, donc, provoque, la création.

Donc, conception et création s'opposent.

La conception née d'un contact, d'une fissure de la digue entre l'extérieur et nous, arrête le contact, le morcèle ; le repousse puis, le repousse : et c'est la création, puisqu'une action intervient.

Mais cette action de repousser – création – sera discontinuée, morcelée, et entière : tous les débris seront entièrement refoulés, renforceront la digue, la bouchent ; l'extérieur les repousse, les recouvre, le moi *idem* : ce doublement mouvement [*sic*] les maintient, mais cassés, dans la manne du poème, mais aussi, baignant – par ces cassures – dans et dans la vie, l'impression dont ils émanent – et dans le moi qui vient de les casser (les débris). Donc, juxtaposition, discontinuité et digue toujours avec une brèche.

Après, retour sur soi, essai à nouveau, de s'enfoncer vers le foyer de l'être, et hors d'atteinte. Toutefois en maintenant des contacts pour affaiblir leur portée. Donc tout poème entier, construit, est superficiel, artificiel : car, ni mouvement, ni cassures égalent sans contact, sans répercussion.

De là : toute idée, toute image : construction, arrêt du mouvement, arrêt artificiel, hors et de soi et de l'extérieur : petite bulle de savon.

La digue en nous ? Faite de débris de luttes, d'expériences, à égale distance des flots de vie trop violents et du foyer trop peu protégé. Mais par-là même, difficulté pour nous, de nous en approcher, à plus forte raison de nous y concentrer et rester, pour tâcher de découvrir notre voie qu'il [sic] éclaire.

[13 février, Paris]

13/2/46. Vingt-trois heures.

Mon petit journal, je continue. Les jours passent, avec Marcelle, entre la fac et le Pont-Neuf etc. Ma mère vient tous les jours déjeuner avec nous. Depuis que Marcelle a quitté le bureau, elle se repose un peu et nous avons plein de projets. Tout d'abord, une de ses anciennes amies l'a invitée en Bretagne : nous y irions pour quatre mois, lancer une petite boutique sur une plage. Cet hiver, avec l'argent gagné, nous achèterions une voiture et ferions les marchés. En effet, Marcelle est certaine d'avoir de la marchandise à la Maison Val. « Il » le lui a promis. En même temps, je continuerai mes études pour en finir enfin avec cette licence, qui terminera donc avec les études. D'autant plus que, pris par le STO [,] je profite du programme restreint.

Rien de neuf, à part ça ? Avec Marcelle, (*Poupard*) il y a encore, de temps en temps, des discussions – moins amères – au sujet de son passé. Il y a vraiment des jours où je m'acharne et pourtant, elle a une première circonstance atténuante : celle de m'avoir tout dit, et deux autres : celle de s'être arrêtée, et celle de n'avoir pas été guidée au sortir de son enfance.

De plus, de mon côté, je n'ai pas toujours eu un tempérament de saint... Et pourtant, cela ne m'empêche pas de la martyriser presque, tellement j'enrage à la pensée des autres qui l'ont possédée...

Donc, les jours passent. Je travaille (pas trop), lis (un peu) entre autres, la vie de Wagner, qui m'a frappé. Sa mort m'a fait pleurer : tant de vie, de flamme, anéanties d'un coup. Et je réfléchis, et lis les vers qu'écrivit Ronsard quelques jours avant sa mort. Toujours ce même thème, même chez les « naïfs » du Moyen-Âge...

Enfin, puis-je espérer qu'avec ma pièce, quelque chose va se déclencher ? Après Y. Printemps, je l'avais montrée à notre professeur de littérature du Moyen-Âge, [illisible]. Le vieux con n'y a rien compris, me l'a rendue avec une lettre idiote. Mais, il y a quelques jours, déjeunant dans un petit restaurant russe derrière l'Institut, avec ma mère et Marcelle, j'entendis discuter théâtre à une table de devant. Je remarquai un jeune homme brun, qui parlait d'une voix passionnée.

- J'ai envie de parler à ce jeune homme – dis-je à elles, et elles se retournèrent.
- Vas-y dit ma mère, c'est peut-être une bonne idée.

Moi, naturellement, je n'osais plus, de sorte que pendant cinq minutes, ma mère me poussa à y aller tandis que Marcelle, avec son visage rond et son petit chapeau discret :

- Moi, j'aurais été comme Boris, je n'aurais pas osé ; mais c'est vous qui avez raison...

Enfin, je me décidai, m'approchai de la table.

- Messieurs, je m'excuse de vous déranger, mais j'ai entendu que vous parliez de théâtre...

Ils m'invitèrent à m'asseoir, et nous parlâmes : le jeune homme passionné est l'un des directeurs de Théâtre et Culture, et il joue avec J. L. Barrault. Le lendemain, je lui apportai ma pièce, et ce matin, tout en descendant le boulevard [du] Montparnasse, il m'en a longuement parlé. Il n'a pas tout saisi : je lui expliquai et il va la relire.

À part ça ? Rien pour *Pierre* que j'ai délaissé depuis quelques temps pour un deuxième conte après *Georges*. Mais, sourdement, il se développe. Ensuite, viendra (projet) un troisième conte. Maintenant, il est minuit : un peu de tilleul, et au lit.

[21 mars (1)]

21/3/46. Douze heures.

Rien ne marche, rien ! En Bretagne, la sale vieille femme refuse de céder sa boutique pour l'été. Marcelle alors, veut faire les marchés. Avec ma pièce, rien non plus. Le type me l'a rendue, après m'avoir dit qu'en gros, elle lui plaît.

Salauds ! Tous sont des salauds ! Ah ! mon petit journal, je n'ose pas me plaindre !

Non ! Que faire ? Je suis un génie, et il faudra bien que ça crève les yeux aux [sic] autres, quand même ! Mon journal, je te délaisse : en effet, tout [,] à part ça, était calme, mais hier, nouvelle histoire avec Marcelle : elle m'a montré une nouvelle manière de faire l'amour, et aussitôt, je lui ai demandé avec qui elle l'avait déjà fait etc. Elle s'est mise à pleurer, disant que c'était « lui » qui le lui avait montré, qu'elle n'avait pas eu de plaisir, mais qu'elle ne pouvait pas, surtout au début, tout lui refuser.

Je lui ai fait jurer tout ça sur la tête de son neveu. Mais malgré cela, je ne suis pas satisfait : si cette manière de faire l'amour lui avait vraiment déplu, elle aurait pu l'éviter. Alors ? Elle me dit tout le temps que je ne dois pas chercher de comparaison : je suis – dit-elle – le premier qu'elle aime, et le dernier amant – triste contradiction ! Rien pour moi... Alors ! Alors, tout cela, mes échecs, mes déceptions, me bravent, et malgré que je vive [sic], que je mange bien, m'écœurent. Mon Dieu ! Qui appeler ?

Moi ! Moi, venir à la queue leu leu !

Ce matin encore, après un exposé que j'ai fait sur Musset, le prof n'a rien compris, et a falsifié systématiquement mes pensées pour me donner tort !

Horreur ! Que faire ? Tout de même, suis-je voué aux mesquineries, à l'obscurantisme, au dédain canaille des idiots ? Oh ! Non, mille fois non ! Ce que je fais, la lumière qui se dégage de moi transpercera la fumée veule sous laquelle tous les cons de la terre sont blottis. Oui, ma lumière les transpercera.

J'ai l'air plein de contradictions : ainsi, en ce moment, malgré ma rage, mon désarroi, je vais me préparer un lait de poule. Mais c'est parce que je sens l'inanité de l'extérieur : j'en use, et joyeusement, quoi qu'il semble m'ignorer ! Je me sers de lui sous toutes ses formes, étant sûr de moi.

À moi la gloire, à moi l'éclat définitif d'un nom nouveau, d'un nom qui éclipsera les autres, parce que c'est nécessaire, nécessité des sourires abjects, et de chagrins nouveaux.

Oh ! Mon journal, en toi...

[23 mars, Paris]

23/3/46. Midi.

L'autre jour, j'ai embarrassé Marcelle au soir. Hier, dans la journée, calme. Mais hier soir, nouvelle histoire, plus grave terminée dans la nuit. Je raconterai plus tard.

Existe-t-il un sentier, n'importe lequel,
Qui mène vers le cœur d'autrui ?
Qu'importe si le vent appelle !
Mais qui mène hors du monde détruit.

Hors de la mer, de la terre et nuages,
Malgré l'aurore bleue sous le printemps qui bruit,
Quelques-uns peineront, sans pleurs et sans courage,
Vers le sentier qui mène hors du monde détruit.

D'autres mondes, d'autres formes peut-être émergent.
Pour les yeux rallumés, ouverts comme des fruits.
~~Seuls ces yeux, cœurs traqués,~~ Seuls aux cœurs étouffés, chassés de cette berge
S'est ouvert un sentier qui mène au cœur d'autrui.

Au bord des vagues, au bord des villes sans proie,
Quelque part, n'importe quel sentier qui dépasse !
Mais ici, ici, jours en chaînes, chauds ou froids,
Qui s'enfoncent toujours, sans enfoncer l'espace.

[22 avril]

Lundi, 22 avril. Quinze heures.

Pâques : mon père est parti avant-hier se reposer un peu sur la Côte d'Azur, et ma mère est venue ici, hier. Aujourd'hui, elle est à Gargan, et Marcelle et moi venons à peine de nous lever.

Un an, que nous sommes ensemble. Et nous nous aimons. Bien sûr, il y a des histoires parfois, et que je provoque, mais cela se calme.

Il y a quelques jours, j'ai recommencé à lui reprocher son passé, suis parti me promener, revenu très tard et [,] sur le divan, nous avons parlé, elle m'a expliqué longuement.

- Oui, je comprends, Marcelle : mais je regrette.

- Qu'est-ce que tu regrettes ?

- D'avoir connu l'amour avec toi.

Elle se remet à pleurer, et je la couchai.

- Non, Boris, tu as raison, tu me dis ce que je mérite.

Mais je la comprends : quand tout paraît sans issue...

Parfois (et c'est idiot) je lui fais des histoires pour ma taille. Si nous croisons quelqu'un de plus grand que moi, je commence à lui demander qui est mieux, s'il est mieux bâti, si je ne lui aurais pas plu d'avantage en plus grand. Et cela se termine par des larmes, elle, répétant que je suis complètement sonné.

À part ça ? Suis en vacances depuis neuf jours, mais depuis avant-hier, ne travaille pas, à cause des fêtes.

Quant à l'autre travail : *Pierre* en suspens (dire que je l'ai commencé en 39), mais il faut savoir mûrir et s'aérer, un conte (après *Georges*) en marche, et l'idée de ma première pièce complètement remaniée en une seconde.

Mais naturellement, il faut préparer les examens. Marcelle va trouver un filon : mon père grâce à un procès gagné, rentre en possession d'un poste à essence et d'un magasin : il va le louer à Marcelle qui aura de la marchandise et ainsi, nous n'aurons pas besoin de faire les marchés ; ~~car~~, tant mieux, car, après notre exploration des marchés de banlieue, notre impression est cauchemardesque. Donc, c'est mieux ainsi.

[26 juillet, Saint-Quay-Portrieux]

26 juillet. Sept heures trente. [19]46.

Toujours à Saint-Quay : baignades, bains de soleil. Avec Marcelle : deux disputes. L'une à propos de son passé : elle y avait fait allusion par hasard et il me parut que c'était un mensonge. Je la harcelai de questions. Elle se rebiffa. Je lui fis une scène violente, nous étions sur la plage, et Marcelle fondit en larmes. Je lui dis des méchancetés, et enfin, me décidai à la consoler. Au fond...

L'autre dispute : moindre, mais c'est moi qui la provoquai en voyant le mépris où Marcelle tenait les Juifs. Cela me mit hors de moi. Tout le matin, je boudai. On déjeuna, j'arrivai une heure en retard, et l'après-midi, alors que nous roulions en vélo – une course pour Marguerite – je lui dis que je voulais faire chambre à part, et coucher au deuxième à la place de son neveu qui viendrait à la mienne. Marcelle ne répondit rien. Le soleil tapait dur et je voyais des gouttes de sueur sur son front, ses joues. Elle pédala plus vite, s'arrêta :

- Boris, je te demande un service.

Sa voix haletait.

- Lequel ?

- Va sans moi faire la course : je t'attendrai ici.

Nous étions à l'entrée du village. Puis, Marcelle s'engagea sur un petit chemin, et s'épongea le front, les yeux. À la fin, elle changea d'avis, vint avec moi.

Au retour, on se réconcilia un peu, pour se fâcher à nouveau. Enfin, de retour à Saint-Quay, je reconnus que j'eus tort de m'être conduit ainsi.

Par contre, hier, ce fut Marcelle qui déclencha une histoire : aux yeux de Marguerite, nous passons pour fiancés ! (C'est un peu fort : moi, j'ai vingt-trois ans et Marcelle trente-six.) Quoi qu'il en soit, sans rien m'en dire, Marcelle avait dit cela à Marguerite. Et voilà que moi, dans mon innocence, me suis, à table, moqué du mariage, en précisant qu'on ne m'y prendrait pas. Marcelle ne réagit pas. Quelques jours plus tard, arrivent un oncle et une tante de Marguerite, avec leur fille : et pour ces gens-là, Marcelle me prévient que nous étions mariés. Or, paraît-il, je ne me conduis pas du tout comme un mari, ni comme un tonton, puisque *Célou*, devrait être mon neveu. D'où, la scène d'hier soir. Elle me reprocha ma conduite, ma moquerie de l'autre jour, et m'apprit à ce propos, qu'aux yeux de Marguerite nous étions fiancés. Elle me fit des tas de reproches, et éclata en sanglots. Je la couchai de mon mieux.

Demandai (pour la forme) si elle voulait que l'on se marie.

- Oh ! Non !

Enfin, tout est calme.

Naturellement, certains faits sont amers. Ainsi, sur la plage, je vois une bande de jeunes gens, filles, qui rient, s'amuse comme des fous. L'une des jeunes filles surtout est fort belle. Tandis que moi, assis ou allongé à côté de Marcelle, reste comme un vieux rentier. Je me mets à penser que j'aurais pu également avoir des vacances joyeuses, en écrivant à Simone, par exemple, ou à Suzanne : elles connaissent des tas de gens.

D'un autre côté, la jeunesse ne dure pas toujours. Certes, à Marseille, j'ai connu de ces bandes et ne me suis pas follement amusé. Puis, quand j'aurai la gloire, par la force des choses, je trouverai de la compagnie. Enfin, je suis attaché à Marcelle. Dans quelques jours, nous rentrons à Paris. La pompe de la rue de Lyon va marcher et Marcelle s'en occupera. En février, je dois, j'espère, en finir avec ma licence, travailler (mon père pourrait trouver pour moi une place dans une banque), et aussi, travailler pour moi : écrire quelques contes et tâcher de les faire éditer. Relancer quelqu'un, une célébrité pour me recommander. Ex[emple] : Carco qui me répondit si gentiment en 39. Après ces contes, une pièce. Ou la première remaniée, ou une autre dont l'idée m'est venue en écoutant un cours à la Sorbonne, un vieux sujet, puis la troisième que j'ai conçue depuis pas mal de temps. Quant à *Pierre*, je le laisse pour le moment, car écrit en pleine formation, il mérite une révision.

[8 août, Paris]

8 août 1946. Dix-neuf heures.

De retour à Paris, depuis une semaine. Mon père est parti au Mont-Dore : je suis chargé du bureau. Pour le moment, pas déplaisant. Ma mère, aujourd'hui est allée Bagnoles-de-L'Orne. Marcelle travaille pour mon père : recherches d'articles d'exportation.

Le temps est frais, paisible.

Et moi ? Je me sens absent. Loin de mon « foyer », « flamme ». Découragé.

Que de choses à écrire. Que de projets. Et je ne me sens aucun courage, pour le moment, de mener à bien tout cela. Curieux d'être oppressé et vide. Je ne sais même pas ce que je voudrais : être joué, édité, célèbre ? Peut-être. Mais au fond, il ne me déplaît pas de jouir encore de l'obscurité, car la lumière alors, est une promesse, délicieuse promesse, à l'abri – naturellement – de tout complot, cabale !!

Petite obscurité ! Et pourtant, les journées passent, et semblent vouloir m'attirer à elle pour me perdre. Pourtant, c'est la vie, mettre tout cela à profit, etc. Non ! Pas moi. Alors ? Se souder, se connaître, se protéger. C'est-à-dire chasser le vent en se recroquevillant. Maintenir ses réserves ! Qui sait pour quoi ! Pour le moment, mes idées sont en images : flamme, vent, cheminée. Nous, vie, Existence. On ne peut pas ne plus être ce que nous sommes, quel que soit le nom que l'on donne à ça. Sous quelque forme que ce soit. Ce que nous sommes c'est une fois pour toutes. Mais on peut, sans être perdu, se perdre. C'est-à-dire, sans être perdu dans le cycle général de l'univers, perdre la représentation que nous en avons.

Danger : non pas vivre, mais ne plus se le représenter, qui en fait une limite.

Et dans tout ça : écrire ? égale représentation, arme double : par le fait, par le sujet ; grossir, épaissir la cheminée de notre existence.

[3 octobre, Paris]

3 octobre. Douze heures trente.

Rien de tout le mois de septembre : Marcelle a dû subir l'opération, et tout, Dieu merci [,] s'est bien passé. Je travaille au bureau et prépare avec un professeur mon certificat de français. J'ai le cœur un peu fatigué. J'écris un conte. Ma pièce *Port sans limites* ne plaît à personne. Un acteur m'avait dit que ses élèves pourraient la jouer. Mais rien, aucune nouvelle. Par moments, je m'aigris. Déjà, j'ai vingt-trois ans, et rien, absolument, aucun indice de la plus petite notoriété à l'horizon. Thomas m'avait dit que mes vers seraient publiés : et rien. Ma mère me dit qu'il ne faut accuser personne, mais que simplement, avec une pièce et quelques vers, à vingt-trois ans, on ne peut percer. Elle a raison : mais je déteste ronger mon frein.

Marcelle travaille au bureau en attendant le magasin. On est bien ensemble. Le docteur m'a recommandé de modérer mes transports amoureux, de ne plus faire de gymnastique. J'obéis naturellement, car, à certains moments, mon cœur palpite : mais je regrette. Mon corps et mon esprit importent autant pour moi. Souvent, je me sens fatigué, et ne peux écrire. Avec ça, je suis plein d'idées. Mais il faut toujours tout laisser macérer, attendre, croire. Croire à ce qui m'a fait tel que je suis.

[12 novembre, Paris]

12 novembre. 1946. Douze heures.

La fac est commencée. Cette année, je passe un certificat de Morale-Socio tout en continuant à travailler au bureau. Cet après-midi d'ailleurs, je passe mon examen de Littérature française auquel j'ai échoué en juin. Si je passe, avec Psycho, j'aurai deux certificats, et après Morale, ferai Philosophie générale. Sinon, au lieu de Littérature, je ferai Civilisation chinoise. Ça m'intéresse tout d'un coup après l'étude des grandes théories philosophiques, n'est-il pas intéressant de les voir vivre par la plus vieille civilisation de l'univers ? Ou du moins, celle que l'on croit la plus vieille ? En tout cas, qui n'est pas récente ? J'ai eu tort de m'embarquer dans l'étude de la littérature française : on l'enseigne comme on l'enseignait il y a cent ou cinquante ans : les mêmes auteurs, les mêmes idées, les mêmes procédés tatillons sur un mot, ou un demi-mot. Les autres matières progressent : le français stagne. Il faudrait que la Sorbonne se décide à étudier les auteurs modernes.

~~À part ça,~~ Rien de bien nouveau. Marcelle et moi travaillons au bureau de mon père. D'ici, quelques jours, elle se mettra en course [*sic*] pour les commandes du magasin. Nous sommes bien ensemble. Plus d'histoires. Parfois, pour moi, une pointe d'ennui. Mais c'est chronique. J'écris mon conte, et compte en écrire d'autres.

Ah ! Un peu de notoriété ! Comme l'homme est insatiable : je voulais une femme bien, je l'ai. Aussi, maintenant, en suis-je à mon deuxième dada : pas encore la gloire, mais la notoriété. J'espère bien que cela viendra. Et dans pas trop longtemps.

En attendant, je voudrais avoir enfin ce titre de licencié, et pour cela, la réussite à mon examen de cet après-midi me servirait. J'ai pris quelques leçons avec un prof complètement idiot, mais qui est assistant à la Sorbonne. J'espère donc que j'ai bien compris comment il faut éplucher un auteur et que je serai médiocre à souhait ! Est-ce difficile d'avoir dix sur vingt en Littérature française !

Ma mère vient tous les midis. Elle écrit un roman en russe sur notre époque de Marseille. C'est moi qui le lui conseillais depuis longtemps et elle s'y est enfin décidée. Ce n'est pas mal du tout. Chère petite maman. Après le déjeuner, nous nous lisons nos « œuvres », à mesure qu'elles progressent.

Quant au bureau, ça ne va pas trop mal. Mon père est content de moi, et, mon Dieu, le travail n'est pas désagréable. Courses en ville, certaine responsabilité, grande liberté de présence : tout cela me convient mieux qu'un travail enchaînant. Déjà, le temps est brumeux, froid. L'hiver de Paris qui commence. Il est curieux que je ne retrouve plus le Paris de mes premières années ou celui de mon « exil » à Marseille. Il ne me semble pas l'avoir quitté, et je le « réalise » pleinement. Je l'aime toujours autant, mais c'est Marseille, maintenant, qui paraît loin, souriante. Que deviennent toutes ces jeunes filles ? Toutes ces intrigues ? Toutes ces filles, plutôt. Et Coiffard ? Est-il à Paris ? Samedi, j'ai rencontré à la fac Léon Goldstein. Celui des vacances de Saint-Pair ; il est marié, a un enfant, et va m'écrire. De même, j'ai rencontré plusieurs fois Osselet. Nous avons parlé quelques minutes. Il est à l'X. A l'air sympa. Mais plus rien de la camaraderie d'antan. Pas de points communs. Je sais que Perrot habite toujours Bourg-la-Reine, et Métivier est peut-être encore à Arpajon : mais je n'y pense même pas. Aucun intérêt. Oui, et lorsque je pense à mon exaltation, en cette première année de Marseille, à mon désir, je « me » parais ballot ! Avais-je vraiment du goût pour les garçons ? En tout cas, une translation de désirs s'est produite en moi, et je ne m'en plains pas.

Pourquoi tous ces souvenirs ? Est-ce mon examen de cette après-midi qui me fait retomber en enfance ? Toujours des examens ! Si au moins, je pouvais réussir celui-là, quel bon débarras ce serait.